

**Kundera**

Milan

Kundera

Le livre

du



rive et

de l'oubli

folio



Milan Kundera

Le livre  
du rire  
et de l'oubli

*Traduit du tchèque par  
François Kérel*

NOUVELLE ÉDITION  
REVUE PAR L'AUTEUR

Gallimard

*Titre original :*

KNIHA SMICHU A ZAPOMNĚNI

© Milan Kundera, 1978.

© Éditions Gallimard, 1979, pour la traduction française ;  
1985, pour la traduction française revue par l'auteur.

*Tous droits de publication et reproduction en langue française  
réservés aux Éditions Gallimard.*

*Toute adaptation, sous quelque forme que ce soit, est interdite.  
Remerciements aux Éditions Faber.*

<u>PREMIÈRE PARTIE : <i>Les lettres perdues</i></u>	<u>11</u>
<u>DEUXIÈME PARTIE : <i>Maman</i></u>	<u>49</u>
<u>TROISIÈME PARTIE : <i>Les anges</i></u>	<u>95</u>
<u>QUATRIÈME PARTIE : <i>Les lettres perdues</i></u>	<u>133</u>
<u>CINQUIÈME PARTIE : <i>Litost</i></u>	<u>193</u>
<u>SIXIÈME PARTIE : <i>Les anges</i></u>	<u>253</u>
<u>SEPTIÈME PARTIE : <i>La frontière</i></u>	<u>309</u>



PREMIÈRE PARTIE

Les lettres perdues





# 1

En février 1948, le dirigeant communiste Klement Gottwald se mit au balcon d'un palais baroque de Prague pour haranguer les centaines de milliers de citoyens massés sur la place de la Vieille Ville. Ce fut un grand tournant dans l'histoire de la Bohême. Un moment fatidique.

Gottwald était flanqué de ses camarades, et à côté de lui, tout près, se tenait Clementis. Il neigeait, il faisait froid et Gottwald était nu-tête. Clementis, plein de sollicitude, a enlevé sa toque de fourrure et l'a posée sur la tête de Gottwald.

La section de propagande a reproduit à des centaines de milliers d'exemplaires la photographie du balcon d'où Gottwald, coiffé d'une toque de fourrure et entouré de ses camarades, parle au peuple. C'est sur ce balcon qu'a commencé l'histoire de la

Bohême communiste. Tous les enfants connaissent cette photographie pour l'avoir vue sur les affiches, dans les manuels ou dans les musées.

Quatre ans plus tard, Clementis fut accusé de trahison et pendu. La section de propagande le fit immédiatement disparaître de l'Histoire et, bien entendu, de toutes les photographies. Depuis, Gottwald est seul sur le balcon. Là où il y avait Clementis, il n'y a plus que le mur vide du palais. De Clementis, il n'est resté que la toque de fourrure sur la tête de Gottwald.

## 2

On est en 1971 et Mirek dit : la lutte de l'homme contre le pouvoir est la lutte de la mémoire contre l'oubli.

Il veut justifier ainsi ce que ses amis appellent de l'imprudence : il tient soigneusement son journal, conserve sa correspondance, rédige les minutes de toutes les réunions où ils discutent de la situation et se demandent comment continuer. Il leur explique : Ils ne font rien qui soit contraire à la constitution. Se cacher et se sentir coupable, ce serait le commencement de la défaite.

Il y a une semaine, pendant qu'il travaillait avec son équipe de monteurs en bâtiment sur le toit d'un

immeuble en chantier, il a regardé en bas et il a eu le vertige. Il a perdu l'équilibre et s'est retenu à une poutre mal consolidée qui a lâché ; il a fallu ensuite le dégager. À première vue, la blessure paraissait sérieuse, mais un peu plus tard, quand il a constaté que ce n'était qu'une banale fracture de l'avant-bras, il s'est dit avec satisfaction qu'il allait avoir quelques semaines de congé et qu'il pourrait enfin régler des affaires dont il n'avait pas eu le temps de s'occuper jusqu'à maintenant.

Il a quand même fini par se ranger à l'opinion de ses amis plus prudents. La constitution, il est vrai, garantit la liberté de parole, mais les lois punissent tout ce qui peut être qualifié d'atteinte à la sécurité de l'État. On ne sait jamais quand l'État va se mettre à crier que cette parole-ci ou cette parole-là attente à sa sécurité. Il a donc décidé d'emporter en lieu sûr les écrits compromettants.

Mais il veut d'abord régler cette affaire avec Zdena. Il lui a téléphoné dans la ville où elle habite, à une centaine de kilomètres de Prague, mais il n'a pu la joindre. Il a ainsi perdu quatre jours. C'est seulement hier qu'il est parvenu à lui parler. Elle lui a promis de l'attendre cet après-midi.

Le fils de Mirek, qui a dix-sept ans, protestait : Mirek ne pouvait pas conduire avec un bras dans le plâtre. Et c'était vrai qu'il avait du mal à conduire. Le bras blessé, en écharpe, se balançait devant sa poitrine, impuissant et inutilisable. Pour passer les vitesses, Mirek devait lâcher le volant.

Il avait eu une liaison avec Zdena il y a vingt-cinq ans et, de cette période, il ne lui restait que quelques souvenirs.

Un jour qu'ils avaient rendez-vous, elle s'essuyait les yeux avec un mouchoir et elle reniflait. Il lui avait demandé ce qu'elle avait. Elle lui avait expliqué qu'une grande personnalité russe était morte la veille. Un certain Jdanov, Arbousov ou Masturbov. D'après l'abondance des gouttes lacrymales, la mort de Masturbov l'avait plus fortement émue que la mort de son propre père.

Est-il vraiment possible que cela ait eu lieu ? N'est-ce pas seulement sa haine d'aujourd'hui qui a inventé ces pleurs sur la mort de Masturbov ? Non, cela avait certainement eu lieu. Mais il est évidemment vrai que les circonstances immédiates qui avaient rendu ces pleurs croyables et réels lui échappaient aujourd'hui et que le souvenir en devint invraisemblable comme une caricature.

Tous les souvenirs qu'il avait d'elle étaient comme ça : Ils revenaient ensemble en tram de l'appartement où ils avaient fait l'amour pour la première fois. (Mirek constatait avec une satisfaction particulière qu'il avait totalement oublié leurs coïts

et qu'il n'aurait pu en évoquer une seule seconde.) Plus robuste, plus grande que lui (il était petit et fragile), elle était assise dans un coin sur la banquette, le tramway cahotait, et elle avait un visage maussade, fermé, étonnamment vieux. Quand il lui avait demandé pourquoi elle était si taciturne, il avait appris qu'elle n'était pas satisfaite de la façon dont ils s'étaient aimés. Elle disait qu'il lui avait fait l'amour comme un intellectuel.

Le mot intellectuel, dans le jargon politique d'alors, était une insulte. Il désignait un homme qui ne comprend pas la vie et qui est coupé du peuple. Tous les communistes qui ont été pendus en ce temps-là par d'autres communistes ont été gratifiés de cette injure. Contrairement à ceux qui avaient solidement les pieds sur terre, ils planaient, disait-on, quelque part dans les airs. Il était donc juste, en un sens, que la terre fût par châtement définitivement refusée à leurs pieds et qu'ils restent suspendus un peu au-dessus du sol.

Mais qu'est-ce que Zdena voulait dire quand elle l'accusait de faire l'amour comme un intellectuel ?

Pour une raison ou une autre, elle était mécontente de lui et, de même qu'elle était capable d'imprégner la relation la plus irréaliste (relation avec Masturbov qu'elle ne connaissait pas) du sentiment le plus concret (matérialisé dans une larme), de même elle était capable de donner au plus concret des actes une signification abstraite et à son insatisfaction une dénomination politique.

Il regarde dans le rétroviseur et s'avise qu'une voiture de tourisme, toujours la même, roule derrière lui. Il n'a jamais douté qu'il était suivi, mais jusqu'à maintenant ils ont agi avec une discrétion exemplaire. Aujourd'hui il s'est produit un changement radical : ils veulent qu'il s'aperçoive de leur présence.

En pleine campagne, à une vingtaine de kilomètres de Prague, il y a une grande palissade et, derrière, une station-service avec des ateliers de réparation. Il a un bon copain qui travaille là et il voudrait faire changer son démarreur défectueux. Il arrêta la voiture devant l'entrée bloquée par une barrière rayée peinte en rouge et blanc. À côté, il y avait une grosse bonne femme debout. Mirek attendait qu'elle lève la barrière mais elle se contentait de le regarder longuement, sans bouger. Il klaxonna, mais en vain. Il passa la tête par la portière. « Ils ne vous ont pas encore arrêté ? demanda la bonne femme.

— Non, ils ne m'ont pas encore arrêté, répondit Mirek. Pouvez-vous lever la barrière ? »

Elle le dévisagea encore pendant de longues secondes d'un air absent, puis elle bâilla et retourna

dans sa guérite. Elle s'y installa derrière une table et ne le regarda plus.

Il descendit donc de voiture, fit le tour de la barrière et alla dans l'atelier chercher le mécanicien qu'il connaissait. Celui-ci revint avec lui et leva lui-même la barrière (la grosse femme était toujours assise dans la guérite avec le même regard absent) pour que Mirek puisse entrer dans la cour avec la voiture.

« Tu vois, c'est parce que tu t'es trop montré à la télé, dit le mécanicien. Toutes ces bonnes femmes-là te reconnaissent.

— Qui est-ce ? » demanda Mirek.

Il apprit que l'invasion de la Bohême par l'armée russe, qui avait occupé le pays et exerçait partout son influence, fut pour elle le signal d'une vie hors du commun. Elle voyait que des gens placés plus haut qu'elle (et le monde entier était placé plus haut qu'elle) étaient, pour la moindre allégation, privés de leur pouvoir, de leur position, de leur emploi et de leur pain, et ça l'excitait ; elle s'était mise d'elle-même à dénoncer.

« Et comment se fait-il qu'elle soit toujours gardienne ? Elle n'a pas encore eu d'avancement ? »

Le mécanicien sourit : « Elle ne sait pas compter jusqu'à dix. Ils ne peuvent pas lui trouver une autre place. Ils ne peuvent que lui reconformer son droit de dénoncer. C'est ça, pour elle, l'avancement ! »

Il souleva le capot et regarda dans le moteur.

Tout à coup, Mirek se rendit compte qu'il y avait

un homme à côté de lui. Il se retourna : l'homme portait une veste grise, une chemise blanche avec une cravate et un pantalon marron. Au-dessus du cou épais et du visage bouffi ondulait la chevelure grise frisée au fer. Il était campé sur ses jambes et observait le mécanicien penché sous le capot levé.

Au bout d'un instant, le mécanicien s'avisa à son tour de sa présence, se redressa et dit : « Vous cherchez quelqu'un ? »

L'homme au cou épais et au visage bouffi répondit : « Non. Je ne cherche personne. »

Le mécanicien se pencha de nouveau sur le moteur et dit : « Place Saint-Venceslas, à Prague, il y a un type qui vomit. Un autre type passe devant lui, le regarde tristement et hoche la tête : si vous saviez comme je vous comprends... »

## 5

L'assassinat d'Allende a bien vite recouvert le souvenir de l'invasion de la Bohême par les Russes, le massacre sanglant du Bangladesh a fait oublier Allende, la guerre dans le désert du Sinaï a couvert de son vacarme les plaintes du Bangladesh, les massacres du Cambodge ont fait oublier le Sinaï, et ainsi de suite, et ainsi de suite et ainsi de suite, jusqu'à l'oubli complet de tout par tous.



À une époque où l'Histoire cheminait encore lentement, ses événements peu nombreux s'inscrivaient aisément dans la mémoire et tissaient une toile de fond connue de tous devant laquelle la vie privée déroulait le spectacle captivant de ses aventures. Aujourd'hui, le temps avance à grands pas. L'événement historique, oublié en une nuit, scintille dès le lendemain de la rosée du nouveau et n'est donc plus une toile de fond dans le récit du narrateur, mais une surprenante *aventure* qui se joue sur l'arrière-plan de la trop familière banalité de la vie privée.

L'Histoire s'évapore de la mémoire et il faut que je parle d'événements qui ont eu lieu il y a quelques années comme s'ils étaient vieux de mille ans : En 1939, l'armée allemande est entrée en Bohême et l'État des Tchèques a cessé d'exister. En 1945, l'armée russe est entrée en Bohême et le pays s'est de nouveau appelé république indépendante. Les gens étaient enthousiasmés par la Russie qui avait chassé les Allemands, et comme ils voyaient dans le parti communiste tchèque son bras fidèle, ils ont transféré sur lui leurs sympathies. Ce qui fait que lorsque les communistes se sont emparés du pouvoir en février 1948, ce n'est ni dans le sang ni par la violence, mais salués par la joyeuse clameur d'environ la moitié de la nation. Et maintenant, faites attention : cette moitié-là, qui poussait des cris de joie, était plus dynamique, plus intelligente, meilleure.

Oui, on peut dire ce qu'on veut, les communistes

étaient plus intelligents. Ils avaient un programme grandiose. Le plan d'un monde entièrement nouveau où tous trouveraient leur place. Ceux qui étaient contre eux n'avaient pas de grand rêve, seulement quelques principes moraux usés et ennuyeux, dont ils voulaient se servir pour rapiécer la culotte trouée de l'ordre établi. Il n'est donc pas surprenant que ces enthousiastes, ces courageux aient aisément triomphé des tièdes et des prudents et qu'ils aient bien vite entrepris de réaliser leur rêve, cette idylle de justice pour tous.

Je le souligne : *l'idylle* et *pour tous*, car tous les êtres humains aspirent depuis toujours à l'idylle, à ce jardin où chantent les rossignols, à ce royaume de l'harmonie, où le monde ne se dresse pas en étranger contre l'homme et l'homme contre les autres hommes, mais où le monde et tous les hommes sont au contraire pétris dans une seule et même matière. Là-bas, chacun est une note d'une sublime fugue de Bach, et celui qui ne veut pas en être une reste un point noir inutile et privé de sens qu'il suffit de saisir et d'écraser sous l'ongle comme une puce.

Il y a des gens qui ont tout de suite compris qu'ils n'avaient pas le tempérament qu'il faut pour l'idylle, et ils ont voulu s'en aller à l'étranger. Mais comme l'idylle est par essence un monde pour tous, ceux qui voulaient émigrer se révélaient négateurs de l'idylle, et au lieu d'aller à l'étranger ils sont allés sous les verrous. D'autres n'ont pas tardé à prendre le même chemin par milliers et dizaines de milliers,

et parmi eux il y avait de nombreux communistes comme le ministre des Affaires étrangères Clementis qui avait prêté sa toque de fourrure à Gottwald. Sur les écrans des cinémas, des amoureux timides se donnaient la main, l'adultère était sévèrement réprimé par les tribunaux d'honneur composés de simples citoyens, les rossignols chantaient et le corps de Clementis se balançait comme une cloche carillonnant le nouveau matin de l'humanité.

Et alors, ces êtres jeunes, intelligents et radicaux ont eu soudain le sentiment étrange d'avoir envoyé dans le vaste monde l'action qui commençait à vivre de sa vie propre, cessait de ressembler à l'idée qu'ils s'en étaient faite et ne se souciait pas de ceux qui lui avaient donné naissance. Ces êtres jeunes et intelligents se sont mis à crier après leur action, ils ont commencé à l'appeler, à la blâmer, à la poursuivre, à lui donner la chasse. Si j'écrivais un roman sur la génération de ces êtres doués et radicaux, je l'intitulerais *La chasse à l'action perdue*.

## 6

Le mécanicien referma le capot et Mirek lui demanda combien il lui devait.

« Peau de balle », dit le mécanicien.

Mirek se met au volant et il est ému. Il n'a aucune

envie de continuer son voyage. Il aimerait mieux rester avec le mécanicien et écouter des histoires drôles. Le mécanicien se pencha à l'intérieur de la voiture et lui donna une bourrade. Puis il se dirigea vers la guérite pour lever la barrière.

Comme Mirek passait devant lui, il lui montra d'un signe de tête la voiture garée devant l'entrée de la station-service.

L'homme au cou épais et à la chevelure ondulée était planté à côté de la portière ouverte. Il regardait Mirek. Le type qui était au volant l'observait aussi. Les deux hommes le fixaient avec insolence et sans gêne, et Mirek, en passant près d'eux, fit un effort pour les regarder avec la même expression.

Il les dépassa et il vit dans le rétroviseur que le type montait dans la voiture et faisait demi-tour pour pouvoir continuer à le suivre.

Il pensa qu'il aurait quand même dû se séparer plus tôt de ces papiers si compromettants pour lui et ses amis. S'il l'avait fait dès le premier jour de son accident sans attendre d'avoir pu joindre Zdena au téléphone, il aurait peut-être encore pu les transporter sans danger. Seulement, il ne pouvait penser qu'à une chose, à ce voyage pour aller voir Zdena. En fait, il y pense depuis plusieurs années. Mais depuis ces dernières semaines, il a le sentiment qu'il ne peut pas attendre plus longtemps parce que son destin approche à grands pas de sa fin et qu'il doit tout faire pour sa perfection et sa beauté.

En ces jours lointains où il avait rompu avec elle, il avait éprouvé le sentiment étourdissant d'une immense liberté et tout avait soudain commencé à lui réussir. Peu après, il avait épousé une femme dont la beauté lui donnait de l'assurance. Puis sa belle était morte et il était resté seul avec son fils dans une solitude coquette qui lui valait l'admiration, l'intérêt et la sollicitude de beaucoup d'autres femmes.

En même temps, il s'imposait dans la recherche scientifique et cette réussite le protégeait. L'État avait besoin de lui et il pouvait ainsi se permettre d'être caustique à son égard en un temps où presque personne ne l'osait encore. Peu à peu, à mesure que ceux qui donnaient la chasse à leur action gagnaient en influence, il était apparu de plus en plus souvent sur les écrans de télévision et était devenu une personnalité. Après l'arrivée des Russes, quand il avait refusé de renier ses convictions, il avait été renvoyé de son travail et entouré de flics en civil. Cela ne l'avait pas brisé. Il était amoureux de son destin et même sa marche à la ruine lui semblait noble et belle.

Comprenez-moi bien : je n'ai pas dit qu'il était amoureux de lui-même, mais de son destin. Ce sont deux choses toutes différentes. Comme si sa vie s'émancipait et avait soudain ses propres intérêts qui ne correspondaient pas du tout à ceux de Mirek. C'est ainsi que, selon moi, la vie se transforme en destin. Le destin n'a pas l'intention de lever ne serait-ce que le petit doigt pour Mirek (pour son bonheur, sa sécurité, sa bonne humeur et sa santé), tandis que Mirek est prêt à tout faire pour son destin (pour sa grandeur, sa clarté, sa beauté, son style et son sens intelligible). Il se sent responsable de son destin, mais son destin ne se sent pas responsable de lui.

Il avait avec sa vie le même rapport que le sculpteur avec sa statue ou le romancier avec son roman. Le droit intangible du romancier, c'est de pouvoir retravailler son roman. Si le début ne lui plaît pas, il peut le récrire ou le supprimer. Mais l'existence de Zdena refusait à Mirek cette prérogative d'auteur. Zdena insistait pour rester dans les premières pages du roman et ne se laissait pas effacer.

## 8

Mais pourquoi au juste en a-t-il si effroyablement honte ?

L'explication la plus facile est celle-ci : Mirek est de ceux qui ont très tôt donné la chasse à leur propre action, tandis que Zdena est toujours fidèle au jardin où chantent les rossignols. Ces derniers temps, elle faisait partie de ces deux pour cent de la nation qui avaient accueilli avec joie l'arrivée des chars russes.

Oui, c'est vrai, mais je ne crois pas que cette explication soit convaincante. S'il n'y avait eu que cette raison-là, qu'elle s'était réjouie de l'arrivée des chars russes, il l'aurait insultée à voix haute et publiquement et il n'aurait pas nié qu'il la connaissait. C'est d'une chose autrement grave que Zdena s'était rendue coupable envers lui. Elle était laide.

Mais est-ce que cela comptait, qu'elle fût laide, puisqu'il n'avait pas couché avec elle depuis vingt ans ?

Cela comptait : même de loin, le grand nez de Zdena jetait une ombre sur sa vie.

Il y a des années, il avait une jolie maîtresse. Un jour, elle était allée dans la ville où habite Zdena et elle en était revenue contrariée : « Dis-moi, comment as-tu pu coucher avec cette horreur ? »

Il avait déclaré ne la connaître que de loin et il avait nié énergiquement avoir eu une liaison avec elle.

Car le grand secret de la vie ne lui était pas inconnu : Les femmes ne recherchent pas le bel homme. Les femmes recherchent l'homme qui a eu de belles femmes. C'est donc une erreur fatale

d'avoir une maîtresse laide. Mirek s'était efforcé de balayer toute trace de Zdena et, comme ceux qui aimaient les rossignols le haïssaient chaque jour davantage, il espérait que Zdena, qui faisait une carrière assidue de permanente du parti, allait l'oublier vite et bien volontiers.

Mais il se trompait. Elle parlait toujours de lui, partout et à chaque occasion. Une fois, par une funeste coïncidence, ils s'étaient rencontrés en société, et elle s'était empressée d'évoquer un souvenir qui montrait clairement qu'ils avaient été très intimes.

Il était hors de lui.

Une autre fois, un de ses amis qui la connaissait lui avait demandé : « Si tu détestes tellement cette fille, dis-moi pourquoi vous avez été ensemble autrefois ? »

Mirek avait commencé à lui expliquer qu'il était alors un stupide gamin de vingt ans et que, plus âgée que lui, elle était respectée, admirée, toute-puissante ! Elle connaissait tout un chacun au comité central du parti ! Elle l'aidait, le poussait, le présentait à des gens influents !

« J'étais un arriviste, espèce d'idiot ! » s'était-il mis à crier : « C'est pour ça que je me suis pendu à son cou, et je m'en fichais pas mal qu'elle soit laide ! »



Mirek ne dit pas la vérité. Zdena était du même âge que lui. Bien qu'elle ait pleuré sur la mort de Masturbov, elle n'avait pas alors de hautes relations et n'avait aucun moyen de faire carrière, ou de faciliter la carrière des autres.

Alors pourquoi a-t-il inventé cela ? Pourquoi est-ce qu'il ment ?

Il tient le volant d'une main, il voit la voiture de la police secrète dans le rétroviseur et il rougit soudain. Un souvenir tout à fait inattendu vient de surgir de sa mémoire :

Quand elle lui avait reproché, la première fois qu'ils avaient couché ensemble, ses façons trop intellectuelles, il avait voulu, dès le lendemain, rectifier cette impression et manifester une passion spontanée, effrénée. Non, ce n'est pas vrai qu'il a oublié tous leurs coïts ! Celui-ci, il le voit tout à fait clairement : Il se mouvait sur elle avec une violence feinte, il s'arrachait un long grondement, comme un chien qui se bat avec la pantoufle de son maître, et en même temps il observait (avec une légère stupeur) la femme étendue sous lui, très calme, silencieuse et presque impassible.

La voiture retentit de ce grondement vieux de

vingt-cinq ans, bruit insupportable de sa soumission et de son zèle servile, bruit de son empressement et de sa complaisance, de son ridicule et de sa misère.

Oui, c'est ainsi : Mirek va jusqu'à se proclamer arriviste, afin de ne pas avoir à avouer la vérité : il avait couché avec un laideron parce qu'il n'osait pas aborder les jolies femmes. À ses propres yeux, il n'avait pas mérité mieux qu'une Zdena. Cette faiblesse, ce dénuement, c'est le secret qu'il cache.

La voiture retentissait du grondement frénétique de la passion, et ce bruit lui prouvait que Zdena n'était rien d'autre que l'image ensorcelée qu'il voulait atteindre pour y détruire sa propre jeunesse haïe.

Il s'arrêta devant chez elle. La voiture suiveuse s'arrêta derrière lui.

## 10

La plupart du temps, les événements historiques s'imitent les uns les autres sans talent, mais il me semble qu'en Bohême l'Histoire a effectué une expérimentation inédite. Là-bas, ce n'est pas, selon les anciennes recettes, un groupe d'hommes (une classe, un peuple) qui s'est dressé contre un autre, mais des hommes (une génération d'hommes et de femmes) qui se sont soulevés contre leur propre jeunesse.

Ils s'efforçaient de rattraper et de dompter leur propre action, et pour un peu ils allaient réussir. Dans les années 60, ils gagnaient de plus en plus d'influence et au début de 1968 leur influence était presque sans partage. C'est cette dernière période qu'on appelle généralement le *Printemps de Prague* : les gardiens de l'idylle se voyaient contraints de démonter les microphones des appartements privés, les frontières étaient ouvertes, et les notes s'enfuyaient de la grande partition de Bach pour chanter chacune à sa façon. C'était une incroyable gaieté, c'était le carnaval !

La Russie, qui écrit la grande fugue pour tout le globe terrestre, ne pouvait tolérer que les notes s'égaillent. Le 21 août 1968, elle a envoyé en Bohême une armée d'un demi-million d'hommes. Peu après, environ cent vingt mille Tchèques ont quitté le pays et, parmi ceux qui sont restés, cinq cent mille environ ont été contraints d'abandonner leur emploi pour des ateliers perdus dans les fins fonds, pour de lointaines fabriques, pour le volant des camions, c'est-à-dire pour des lieux d'où personne n'entendra plus jamais leur voix.

Et pour que l'ombre du mauvais souvenir ne vienne pas distraire le pays de son idylle restaurée, il faut que le Printemps de Prague et l'arrivée des tanks russes, cette tache sur une belle Histoire, soient réduits à néant. C'est pourquoi aujourd'hui en Bohême on passe sous silence l'anniversaire du 21 août, et les noms de ceux qui se sont soulevés

contre leur propre jeunesse sont soigneusement gommés de la mémoire du pays comme une faute dans un devoir d'écolier.

Mirek aussi, ils l'ont gommé. Et s'il gravit en ce moment les marches qui vont le conduire à la porte de Zdena, ce n'est en réalité qu'une tache blanche, qu'un fragment de vide circonscrit qui monte la spirale de l'escalier.

## 11

Il est assis en face de Zdena, son bras en écharpe se balance. Zdena regarde de côté, évite ses yeux et parle abondamment :

« Je ne sais pas pourquoi tu es venu. Mais je suis contente que tu sois ici. J'ai parlé à des camarades. Il est tout de même insensé que tu finisses tes jours manœuvre sur un chantier de construction. Il est certain, je le sais, que le parti ne t'a pas encore fermé la porte. Il est encore temps. »

Il lui demande ce qu'il doit faire.

« Il faut que tu demandes une audience. Toi-même. C'est à toi de faire le premier pas. »

Il voit de quoi il retourne. Ils lui font savoir qu'il lui reste encore cinq minutes, les cinq dernières, pour proclamer bien haut qu'il renie tout ce qu'il a dit et fait. Il connaît ce marché. Ils sont prêts à

vendre aux gens un avenir contre leur passé. Ils vont l'obliger à parler à la télévision d'une voix étranglée pour expliquer au peuple qu'il se trompait quand il parlait contre la Russie et contre les rossignols. Ils vont le contraindre à rejeter loin de lui sa vie et à devenir une ombre, un homme sans passé, un acteur sans rôle et à changer en ombre même sa vie rejetée, même ce rôle abandonné par l'acteur. Ainsi métamorphosé en ombre, ils le laisseront vivre.

Il regarde Zdena : Pourquoi parle-t-elle si vite et d'une voix si mal assurée ? Pourquoi regarde-t-elle de côté, pourquoi évite-t-elle ses yeux ?

Ce n'est que trop évident : elle lui a tendu un piège. Elle agit sur les instructions du parti ou de la police. Elle a pour tâche de le convaincre de capituler.

## 12

Mais Mirek se trompe ! Personne n'a chargé Zdena de traiter avec lui. Ah non ! plus personne aujourd'hui parmi les puissants n'accorderait une audience à Mirek, même s'il implorait. C'est trop tard.

Si Zdena l'incite à faire quelque chose pour se sauver et si elle prétend lui transmettre un message de camarades qui siègent dans les plus hautes ins-

tances, c'est seulement parce qu'elle éprouve un désir vain et confus de l'aider comme elle peut. Et si elle parle si vite et si elle évite ses yeux, ce n'est pas parce qu'elle tient dans la main un piège tendu, mais parce qu'elle a les mains complètement vides.

Mirek l'a-t-il jamais comprise ?

Il a toujours pensé que Zdena était si frénétiquement fidèle au parti par fanatisme.

Ce n'est pas vrai. Elle était restée fidèle au parti parce qu'elle aimait Mirek.

Quand il l'avait quittée, elle n'avait désiré qu'une chose, démontrer que la fidélité est une valeur supérieure à toutes les autres. Elle avait voulu démontrer qu'il était infidèle *en tout* et qu'elle était *en tout* fidèle. Ce qui apparaissait comme du fanatisme politique n'était qu'un prétexte, qu'une parabole, qu'une manifestation de fidélité, que le reproche chiffré d'un amour déçu.

Je l'imagine, un beau matin d'août, réveillée en sursaut par l'épouvantable vacarme des avions. Elle était sortie dans la rue en courant et des gens affolés lui dirent que l'armée russe occupait la Bohême. Elle éclata d'un rire hystérique ! Les chars russes étaient venus punir tous les infidèles ! Elle allait enfin voir la perte de Mirek ! Elle allait enfin le voir à genoux ! Elle allait enfin pouvoir se pencher sur lui comme celle qui sait ce qu'est la fidélité, et l'aider.

Mirek décida de rompre brutalement la conversation qui s'était engagée dans une mauvaise direction.

« Tu sais que je t'ai écrit des tas de lettres autrefois. Je voudrais les reprendre. »

Elle leva la tête d'un air surpris : « Des lettres ? »

— Oui, mes lettres. J'ai dû t'en écrire des dizaines, à l'époque.

— Oui, tes lettres, je sais », dit-elle, et brusquement elle cesse de détourner son regard, elle le fixe droit dans les yeux. Mirek a l'impression déplaisante qu'elle voit au fond de son âme et qu'elle sait très exactement ce qu'il veut et pourquoi il le veut.

« Tes lettres, oui tes lettres, répète-t-elle. Je les ai relues il n'y a pas longtemps. Je me suis demandé comment tu as pu être capable d'une telle explosion de sentiment. »

Et elle répète plusieurs fois ces mots, *explosion de sentiment*, elle ne les prononce pas vite et avec un débit précipité, mais lentement et d'une voix réfléchie, comme si elle visait une cible qu'elle ne veut pas manquer, et elle ne la quitte pas des yeux, pour s'assurer qu'elle a fait mouche.

## 13

Le bras plâtré se balance devant sa poitrine et son visage s'empourpre : on dirait qu'il vient de recevoir une gifle.

Ah oui ! c'est certain, ses lettres étaient terrible-

ment sentimentales. Il devait à tout prix se démontrer que c'étaient non pas sa faiblesse et sa misère qui l'attachaient à cette femme, mais l'amour ! Et seule une passion vraiment immense pouvait justifier une liaison avec une fille si laide.

« Tu m'écrivais que j'étais ta camarade de combat, tu te souviens ? »

Il rougit encore davantage : est-ce possible ? Quel mot infiniment ridicule, ce mot *combat* ! Qu'est-ce que c'était, leur combat ? Ils assistaient à des réunions interminables, ils avaient des ampoules aux fesses, mais à l'instant où ils se levaient pour proférer des opinions extrêmes (il fallait châtier encore plus durement l'ennemi de classe, formuler telle ou telle idée en termes encore plus catégoriques), ils avaient le sentiment de ressembler aux personnages des tableaux héroïques : il tombe à terre, un revolver au poing et une blessure sanglante à l'épaule, et elle, pistolet à la main, elle va de l'avant, là où lui n'a pu aller.

En ce temps-là, il avait encore la peau couverte d'acné juvénile et, pour que ça ne se voie pas, il portait sur son visage le masque de la révolte. Il racontait à tout le monde qu'il avait rompu pour toujours avec son père, un riche paysan. Il crachait, disait-il, au visage de la tradition paysanne séculaire qui est attachée à la terre et à la propriété. Il décrivait la scène de la dispute et son départ dramatique du foyer paternel. Dans tout cela, il n'y avait pas une



once de vérité. Aujourd'hui, quand il regarde en arrière, il ne voit là que légendes et mensonges.

« En ce temps-là, tu étais un autre homme qu'aujourd'hui », dit Zdena.

Et il s'imagina emportant avec lui le paquet de lettres. Il s'arrête devant la première poubelle, prend prudemment les lettres entre deux doigts, comme si c'était du papier souillé de merde, et les jette parmi les ordures.

## 14

« À quoi ces lettres pourraient-elles te servir ? demande-t-elle. Pourquoi est-ce que tu les veux, au juste ? »

Il ne pouvait pas lui dire qu'il voulait les jeter à la poubelle. Il prit donc une voix mélancolique et commença à lui raconter qu'il était à l'âge où l'on regarde en arrière.

(Il se sentait mal à l'aise en disant cela, il avait l'impression que son conte de fées n'était pas convaincant, et il avait honte.)

Oui, il regarde en arrière, parce que aujourd'hui il a oublié celui qu'il était quand il était jeune. Il sait qu'il a échoué. C'est pour cela qu'il voudrait savoir d'où il est parti, pour comprendre où il a commis l'erreur. C'est pour cela qu'il veut revenir à sa vieille

correspondance, pour y trouver le secret de sa jeunesse, de ses débuts et de ses racines.

Elle hocha la tête : « Jamais je ne te les donnerai. »

Il mentit : « Je voudrais seulement les emprunter. »

Elle hocha de nouveau la tête.

Il songea que quelque part, dans cet appartement, il y avait ses lettres qu'elle pouvait à tout moment faire lire à n'importe qui. Il trouvait insupportable qu'un morceau de sa vie reste entre les mains de Zdena, et il avait envie de la frapper à la tête avec le gros cendrier de verre qui était posé entre eux sur la table basse et d'emporter ses lettres. Au lieu de cela, il recommençait à lui expliquer qu'il regardait en arrière et qu'il voulait savoir d'où il était parti.

Elle leva les yeux et le fit taire d'un regard : « Jamais je ne te les donnerai. Jamais. »

## 15

Quand ils sortirent ensemble de l'immeuble de Zdena, les deux voitures étaient garées l'une derrière l'autre devant la porte. Les flics faisaient les cent pas sur le trottoir d'en face. À ce moment, ils s'arrêtèrent et les regardèrent.

Il les lui montra : « Ces deux messieurs m'ont suivi tout le long de la route.

— Vraiment ? dit-elle, incrédule, avec une ironie forcée. Tout le monde te persécute ? »

Comment peut-elle être aussi cynique et lui affirmer en face que les deux hommes qui les examinent ostensiblement et avec insolence ne sont que des passants de hasard ?

Il n'y a qu'une explication. Elle joue leur jeu. Le jeu qui consiste à faire comme si la police secrète n'existait pas et comme si personne n'était persécuté.

Pendant ce temps, les flics traversaient la chaussée et, sous le regard de Mirek et de Zdena, montaient dans leur voiture.

« Porte-toi bien », dit Mirek, et il ne la regarda même plus. Il se mit au volant. Il voyait dans le rétroviseur la voiture des flics qui venait de démarrer derrière lui. Il ne voyait pas Zdena. Il ne voulait pas la voir. Il ne voulait plus jamais la voir.

C'est pourquoi il ne savait pas qu'elle était restée sur le trottoir et qu'elle l'avait longtemps suivi des yeux. Elle avait l'air épouvantée.

Non, ce n'était pas du cynisme de la part de Zdena de refuser de voir des flics dans les deux hommes qui faisaient les cent pas sur le trottoir d'en face. Elle avait été prise de panique devant des choses qui la dépassaient. Elle avait voulu lui cacher la vérité, et se la cacher à elle-même.

Une voiture de sport rouge conduite par un chauffeur déchaîné apparut soudain entre Mirek et les flics. Il appuya sur l'accélérateur. Ils entraient dans une agglomération. La route tournait. Mirek comprit qu'à ce moment ses poursuivants ne pouvaient pas le voir et il bifurqua dans une petite rue. Les freins grincèrent et un gamin qui s'apprêtait à traverser la rue eut tout juste le temps de se jeter en arrière. Mirek aperçut dans le rétroviseur la voiture rouge qui filait sur la route principale. Mais la voiture des poursuivants n'était pas encore passée. L'instant d'après il parvint à tourner dans une autre rue et à disparaître ainsi définitivement de leur champ visuel.

Il sortit de la ville par une route qui allait dans une tout autre direction. Il regardait dans le rétroviseur. Personne ne le suivait, la route était vide.

Il imagina les malheureux flics qui le cherchaient et avaient peur de se faire engueuler par leur supérieur. Il éclata de rire. Il ralentit l'allure et se mit à regarder le paysage. À vrai dire, il n'avait jamais regardé le paysage. Il roulait toujours vers un but, pour arranger une chose ou discuter d'une autre, de sorte que l'espace du monde était devenu pour lui

quelque chose de négatif, une perte de temps, un obstacle qui freinait son activité.

À une certaine distance devant lui deux barrières rayées rouge et blanc s'abaissent lentement. Il s'arrête.

Soudain, il se sent infiniment las. Pourquoi est-il allé la voir ? Pourquoi a-t-il voulu reprendre ces lettres ?

Il se sent assailli par tout ce qu'il y a d'absurde, de ridicule, de puéril dans son voyage. Il n'a pas été guidé par un raisonnement ou par un calcul mais par un indomptable désir. Le désir d'étendre le bras loin dans son passé et d'y frapper du poing. Le désir de lacérer au couteau le tableau de sa jeunesse. Un désir passionné qu'il n'a pu maîtriser et qui va rester inassouvi.

Il se sent infiniment fatigué. Maintenant il ne va sans doute plus pouvoir sortir de son appartement les papiers compromettants. Tout finira mal. Les flics sont sur ses talons et ne vont plus le lâcher. Il est trop tard. Oui, il est trop tard pour tout.

Il entendit au loin le halètement d'un train. Devant la maison du garde-barrière il y avait une femme avec un fichu rouge sur la tête. Le train arrivait, c'était un lent omnibus, un brave paysan avec sa pipe se penchait à une fenêtre et crachait. Puis il entendit une sonnerie et la femme au fichu rouge fit quelques pas vers le passage à niveau et tourna une manivelle. Les barrières commencèrent à se lever et Mirek démarra. Il entra dans un village qui n'était

# Milan Kundera

## Le livre du rire et de l'oubli

Traduit du tchèque par François Kérel

« Tout ce livre est un roman en forme de variations. Les différentes parties se suivent comme les différentes étapes d'un voyage qui conduit à l'intérieur d'un thème, à l'intérieur d'une pensée, à l'intérieur d'une seule et unique situation dont la compréhension se perd pour moi dans l'immensité.

« C'est un roman sur Tamina et, à l'instant où Tamina sort de la scène, c'est un roman pour Tamina. Elle est le principal personnage et le principal auditeur et toutes les autres histoires sont une variation sur sa propre histoire et se rejoignent dans sa vie comme dans un miroir.

« C'est un roman sur le rire et sur l'oubli, sur l'oubli et sur Prague, sur Prague et sur les anges. »



# Le Livre du rire et de l'oubli Milan Kundera

Couverture : Illustration © Milan Kundera.

Cette édition électronique du livre  
*Le Livre du rire et de l'oubli* de Milan Kundera  
a été réalisée le 16 avril 2021  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070378319 - Numéro d'édition : 396968).  
Code Sodis : U37055 – ISBN : 9782072933028  
Numéro d'édition : 377699.